« *Les Femmes savantes* sont une comédie très complexe, et c'est même la comédie la plus complexe de Molière. Il y a, dans *Les femmes savantes*, une comédie, une farce et une thèse. » Emile Faguet, *En lisant Molière*, 1914.

*

Peux-tu résumer chaque personnage féminin en quelques mots ?

Philaminte : Elle est la figure féminine la plus accomplie de la pièce : elle a été amoureuse, elle est femme et elle est mère. C'est à partir de ce destin de femme accomplie qu'elle va vers l'émancipation. Elle n'a pas de frustration, ce qui la rend parfois injuste avec ses filles qui n'ont pas encore eu l'occasion de vivre ce qu'elle a vécu.

Armande : C'est une héroïne romantique. Elle ressemble à la Camille d'*On ne badine pas avec l'amour*. La question pour elle est la durée de l'amour. Elle pense que l'amour platonique dure éternellement, contrairement à l'amour physique. C'est une idéaliste.

Henriette : C'est une femme intelligente qui s'approche de l'équilibre idéal entre les aspirations individuelles et l'amour, la vie en société. Elle est presque heureuse.

Bélise : C'est un personnage romanesque qui préfère le rêve à la réalité. C'est une femme heureuse.

Martine : C'est personnage populaire qui incarne une forme de bon sens mais qui en

même temps est une femme soumise : elle va jusqu'à proposer que la femme prenne des coups lorsqu'elle n'obéit pas à l'homme.

*

La conséquence d'un mauvais mariage est le divorce. Le mariage de Molière est un mariage malheureux. Dans *Les Femmes savantes*, il fait jouer à sa propre épouse le personnage d'Henriette, qui vit un mariage heureux. C'est une espèce de déclaration d'amour impossible. Pour Trissotin, la femme est une occasion de profit, et rien d'autre.

Cette question des enjeux économiques et sociaux derrière le mariage persiste. Tout cela est bien loin d'une idéalisation romantique de l'idée de mariage. La réalité vient plus tard en général.

Dans la pièce, il y a un happy end, mais qui n'en est pas un, puisqu'il y a deux sœurs ; l'une d'elle est seule. Il y a la solitude de l'une et le mariage de l'autre. Et à la fin de la pièce, on ne sait pas qui a raison ou qui a tort. Il faudrait réécrire une pièce dix ans après le mariage d'Henriette et Clitandre pour voir ce qui se passe.

*

Où se situe la légèreté de la pièce selon toi ?

Contrairement aux idées reçues, il n'y a pas de grotesque dans *Les femmes savantes*. Rien n'est discrédité. L'humour est très subtil et ne discrédite jamais les personnages. Il n'y a pas de figures caricaturales dans la pièce.

Pour Molière, l'être humain n'est pas parfait, et si l'on veut vivre de la manière la plus

harmonieuse possible, il faut assumer cela, et avoir un peu de pitié pour les imperfections des hommes et des femmes, accepter qu'on ne vit pas avec des Dieux.

C'est en ça que c'est prodigieux et que ça ne vieillit pas, parce que l'on s'attaque à la nature humaine. Être un humain, c'est être un équilibre d'idéaux et de réalité. Articuler son idéal à la réalité, qui est relative, ce n'est pas y renoncer.

Il y a très peu d'écritures qui racontent aussi simplement et humblement cette chose-là. Il ne faut pas réduire Molière à moins que ça ; il n'est pas un auteur de farce de foire. Il renvoie un miroir à la salle, un miroir qu'elle peut reconnaître. Il nous montre toute la modestie de la condition humaine, avec des personnages quotidiens.

*

Contexte

Les Femmes savantes est une comédie de caractère (c'est à dire plus centrée sur la psychologie des personnages que l'action comme la comédie d'intrique), en cinq actes et en vers, représentée la première fois en mars 1672 par la Troupe du Roy de Molière, sur la scène du Palais-Royal, son théâtre attitré depuis 1661.

Le succès est immédiat, ce qui se traduit par des retombées financières des plus importantes dans l'histoire de la troupe de Molière. Seulement, l'intérêt s'étiole passé quelques mois, la comédie sans machines ni danseurs, ni musique étant éclipsée par la pièce à machines *Psyché* créée quelques temps plus tôt, et la comédie-ballet *Le malade imaginaire*. L'ère est délibérément aux pièces à grand spectacle où le jeu se mêle à la musique et à la danse.

*

Un défi poétique

En faisant le choix d'une comédie en 5 actes et en vers, Molière s'éloigne volontairement du schéma farcesque et rapide qui règne dans *Les précieuses ridicules*. Son souci est d'enrichir une trame comique qu'il a souvent utilisée dans ses pièces, l'éternelle histoire des amants que le ridicule d'un père ou d'une mère veut séparer, et qui se trouve sauvés in extremis par le recours extérieur à l'artifice.

Pour cela, il réutilise « la structure qu'il avait mise au point dans *Tartuffe*, et il remplace la dévotion par la pédanterie afin d'obtenir une ébauche d'intrigue jouant sur le pathétique du péril qui menace le couple des amoureux » (Georges Forestier).

*

Une comédie mondaine sur l'accession des femmes au savoir

Molière en écrivant *Les femmes savantes* fait le choix d'un sujet fort à la mode à l'époque, celui des pédants, hommes et femmes, dans un milieu mondain qui a en horreur l'ostentation du savoir. À une époque où l'honnêteté, sous l'influence de Castiglione et de son œuvre *Le courtisan*, devient un idéal éthique et esthétique, les bourgeois tout juste accédés au savoir sont une cible toute trouvée pour le dramaturge.

Molière s'inscrit délibérément dans une société mondaine dont les nouvelles valeurs sont la modération, la discrétion et l'équilibre.

L'objet de sa critique est fixé : les femmes à travers leur accession toute récente au savoir via les salons et les ouvrages de vulgarisation traduits du grec et du latin.

C'est en effet à partir des années 1660 que l'on voit naître en France un nouveau public féminin pour les sciences.

De lectrices, les femmes deviennent rapidement un enjeu pour les scientifiques qui voient en elles un moyen de se rapprocher, comme le notent, des « sphères décisionnelles de la Cour ».

La littérature mondaine se fait l'écho de cette récente incursion des femmes dans le champ scientifique, raillant, comme il se doit, toutes les formes d'amour propre inhérentes à leur nouveau statut.

L'une des premières fictions rendant compte de ces travers est *Artamène ou Le grand Cyrus* des Scudéry, et plus précisément le chapitre intitulé L'« histoire de Sapho ».

Molière, à son tour, met en scène ce débat en 1659 avec *Les précieuses ridicules*, farce écrite en un acte et en prose, légère et volontiers caricaturale, qui rencontre à sa création un succès exceptionnel. Sa cible est alors les « pecques provinciales » qui accèdent tout juste à la littérature et se piquent d'avoir un bel esprit. Trois ans plus tard, en 1662, le poète reprend dans *L'école des femmes* cette thématique avec le célèbre barbon Arnolphe qui se vante d'interdire toute activité intellectuelle à sa future femme, Agnès.

Pourquoi alors Molière condamne-t-il si fortement ce qu'il avait jadis approuvé ? C'est qu'entre-temps Colbert fonde en 1666 l'Académie des Sciences, chargée de vulgariser le savoir, et se multiplient les conférences académiques, sortes d'universités libres

auxquelles participent de vraies “femmes savantes”, Mmes Dacier, de Sablé et de la Sablière, ainsi que de vraies “pédantes”.

Molière en 1672 souhaite renouveler le succès de ces deux comédies mais cette fois-ci en donnant à son propos une portée plus polémique et plus philosophique.

*

« Une véhémente apologie du goût de la Cour »

Face à ce milieu bourgeois que représente la famille de Chrysale et Philaminte, Clitandre incarne l’homme de la Cour. Alliant l’esprit au cœur, il fait montre d’une certaine générosité pour sauver son mariage avec Henriette :

« Je ne me vante point de l’être ; mais enfin / Je m’attache, Madame, à tout votre destin ; / Et j’ose vous offrir, avecque ma personne, / Ce qu’on sait que de bien la fortune me donne. » (v. 1729-1732)

C’est également lui que Molière choisit pour être l’ardent défenseur des valeurs de la Cour. Il conspue Trissotin le poète et Vadius le savant qui, faute de ne pas recevoir les pensions de la Cour, attaquent l’État.

L’esprit véritable des *Femmes savantes* doit être cherché dans la véhémente apologie du goût de la Cour, adressée aux pédants par Clitandre, fils de gentilhomme et honnête homme de la pièce. Ce Clitandre, qui « consent qu’une femme ait des clartés de tout », mais ne veut pas qu’elle se pique de science, ni qu’elle étale ce qu’elle sait, a exactement les mêmes opinions que Mlle de Scudéry. *Les Femmes savantes* de Molière sont inférieures à leurs lectures, comme le milieu littéraire lui-même, trop habitué à se piquer de bel esprit, était au-dessous du bon ton véritable.

Avec le personnage de Clitandre sont prônées les valeurs de l'honnête homme, de la mesure, de la politesse et de la galanterie.

*

Trissotin est un "pédant" (« trois fois sot »). Bien qu'il se vante d'être un grand connaisseur en lettres et en sciences, il est tout juste bon à faire des vers que seules Philaminte, Bélise et Armande apprécient. S'il s'intéresse aux femmes savantes, c'est semble-t-il davantage pour leur argent que pour leur érudition. Ce personnage est inspiré de l'abbé Charles Cotin, dans les œuvres duquel Molière est allé chercher les poèmes que lit le personnage à la scène 2 de l'acte III.

Vadius est un pédant comme Trissotin. Il est tour à tour son camarade et son rival. Sa querelle avec Trissotin sur leurs poèmes respectifs met en relief la petitesse d'esprit de ce dernier. Ce personnage est inspiré du grammairien Gilles Ménage. Une telle dispute est d'ailleurs réellement arrivée entre Charles Cotin et Gilles Ménage à l'époque de l'écriture de la pièce.

*

Molière, dont il avait mal parlé devant Charles de Montausier, le livre au ridicule, avec ce personnage de Vadius. Ménage y est dépeint comme un plagiaire et un pédant. Molière reprend l'accusation de plagiat faite par Charles Cotin dans *La Ménagerie* en 1659. Cotin écrit de lui :

Il sait cueillir les fleurs écloses
Dans tous les parterres d'autrui.

Ménage refuse de se reconnaître sous les traits de ce pédant bilieux, et il applaudit à la comédie. C'est, du reste, l'un des traits de son caractère que la facilité avec laquelle il oublie ses propres injures et celles de ses ennemis pour se réconcilier avec eux, quand le prétexte lui en est offert.

Cotin ne se releva jamais d'un coup si rude ; Ménage n'en fut qu'étourdi ; il avait au fond, malgré ses travers, des qualités réelles, une valeur littéraire incontestée, et il ne se sentait pas si profondément blessé. Il feignit de ne pas se reconnaître, et Molière ne le poussa pas à bout. Déjà après *Les Précieuses ridicules*, avec une entière bonne foi, Ménage avait dit à Chapelain :

Monsieur, nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être indiquées si finement. Il nous faudra brûler ce que nous adorions.

Sans doute fit-il un égal profit des *Femmes savantes*, autant que le lui permettaient son caractère et ses habitudes.

Il était difficile qu'un tel homme, un tel type, avec ses travers et ses qualités, son grec, son latin, ses belles marquises, ses dissertations sur des riens, ses querelles littéraires et ses plagiats, échappât au regard pénétrant de Molière. Sans avoir contre lui le moindre ressentiment personnel, sans inimitié aucune, et seulement parce qu'il le considérait comme un personnage comique, Molière le mit sur la scène, sous le nom de Vadius, et le fit disputer avec Trissotin.

Celui qui en a dit la plus de mal et dans le style le plus mordant, c'est Tallemant des Réaux :

On n'avait qu'à lui dire, « Monsieur Ménage, je vous prie, donnez-moi une pomme de reinette ; il me semble que vous vous y connaissez bien. — Vous avez raison, disait-il aussitôt, car je me pique de me connaître en trois choses, en œufs frais, en pommes de reinette et en amitié. » Voyez le bel assemblage !

Cela me fait souvenir de M. de Mâcon, Lingendes (Jean de Lingendes, nommé évêque de Mâcon en 1652), qui disait que les trois livres qu'il aimait le mieux, c'étaient la Bible, Erasme et l'Astrée ; et aussi de M. de Beaufort.

Un jour qu'il était chez Mme de Longueville, cette princesse dit qu'il n'y avait rien au monde qu'elle haït plus que les araignées ; Mlle de Vertus dit qu'elle ne haïssait rien tant que les hannetons. « Et moi, dit M. de Beaufort, je ne hais rien tant que les mauvaises actions. » Voilà qui était à peu près assorti comme les œufs frais, les pommes de reinette et l'amitié.

Mais quels qu'aient été les défauts, les travers, les ridicules même d'un homme qui mérita d'être travesti en pédant fieffé par Molière, sous le masque de Vadius, et faisant la paire avec Cotin ; Ménage n'en conserve pas moins pour nous une physionomie. Son activité littéraire, ses recherches érudites, n'ont pas été sans profit ; sa vanité, qu'il poussait fort loin, il est vrai, ne lui enlevait pas nécessairement son mérite ; il n'est pas jusqu'à ses amours platoniques et purement spirituels qui ne puissent, tourner à son avantage. Comme le remarque Bayle, « ses liaisons avec des dames de beaucoup d'esprit lui ont fait honneur dans le monde ; car il est si rare que tant de grec et tant de grammaire n'étouffe pas les talents qu'il faut avoir pour être d'une conversation polie et galante auprès des dames de qualité, que c'est une espèce de prodige. »

Ses plagiats mêmes, si ce mot n'est pas trop fort, appliqué aux appropriations littéraires de Ménage, ne méritaient pas tant de fracas. Voyons un de ceux que lui reproche le plus aigrement Gilles Boileau. Gombault avait composé cette poésie un peu sèche :

Pour sujet de mes vers en la fleur de mon âge,
J'ai cherché quelque nymphe illustre, belle et sage,
Et qui pût m'inspirer cent ouvrages divers.
Telle et plus merveilleuse Olympe est arrivée ;
Mais le ciel m'a trop tard ses trésors découverts :
Je ne cherchais plus rien lorsque je l'ai trouvée.

Ménage imagine là-dessus le joli sonnet italien suivant, qui a bien plus de grâce que ce madrigal, et que les Italiens eux-mêmes ont trouvé fort bien tourné :

Vago di fama, e cupido d'onore,
Nel dolce tempo della prima clade,
Giva cercando nubile beltade,
E del mio canto degna e del mio andore.

Tal Filli ho travato io, mercè d'amore,
Giunta a sommo saper somma bontade ;
Ogni chiara virtude, ogni onestade
Han caro albergo nel suo nobil core.

Le ride nella guancia un lieto aprile.
Più candido e 'l suo sen di neve pura,
Oscuran gli occhi suoi del sole i rai.

Ninfa non fù, Damon, cosi gentile.
Ma' ché ? mi giunse 'nvan tanta ventura,
Non più cercava quando la trovai.

Rêveur de gloire, et avide d'honneur,
Au doux temps de mon premier âge,
Je pars à la recherche de la beauté nubile,
Et digne de mon chant et de ma promenade.

J'ai trouvé telle Dulcinée, par la grâce de l'amour,
Ayant atteint savoir suprême de bonté suprême ;
Chaque claire vertu, chaque honnêteté
A sa demeure chère dans son noble cœur.

Dans sa joue rit un joyeux avril.
Sa poitrine est plus blanche que la neige pure,
Ses yeux sont assombris par les rayons du soleil.

Nymphe n'était pas si gentille, Damon.
Mais quoi ? tant de fortune m'est venue,
Je ne cherchais plus quand je l'ai trouvée.

Gilles Boileau, après ces deux citations, s'écrie qu'un vol si manifeste accompli en plein jour aux dépens de « l'illustre monsieur Gombault » est un cas pendable et s'apitoie lamentablement sur ces pauvres Italiens qui, ignorant nos richesses, croiront lire du Ménage et liront du Gombault. Franchement Ménage a bien fait d'enchâsser en un sonnet d'une forme agréable et poétique une idée gracieuse qu'il avait rencontrée comme perdue dans une brève et sèche pièce de vers ; mais sa meilleure excuse est surtout de l'avoir, transportée dans une autre langue ; il n'y avait pas là de quoi tant crier.

Dossier pédagogique Les Femmes savantes
Les Femmes savantes – Wikipédia
Gilles Ménage

*